
ADRIENNE LECOUVREUR

(1730)

ÉTUDE HISTORIQUE EN VERS

PERSONNAGE

ADRIENNE LECOUVREUR, actrice à la Comédie française.

La loge de mademoiselle Adrienne Lecouvreur, à la Comédie française : ameublement Louis XV. — Une toilette Pompadour couverte de flacons et de petits pots. — Un guéridon chargé de fleurs, de rubans et de papiers. — Une cheminée, dans laquelle il y a du feu.

ADRIENNE *entrant, à la cantonnade.*

Ne levez le rideau que quand je serai prête.

(Elle entre.)

Le public est nombreux, il se fait une fête
D'applaudir Adrienne, et cependant j'ai froid :
Je n'ai jamais joué Molière sans effroi ;
Ce génie éclatant, je l'aime, je l'admire ;
Son œuvre est un miroir où l'univers se mire,
Mais je suis impuissante à bien l'interpréter.
En vain, depuis dix ans, j'ai beau le répéter,
On persiste à me voir grimacer Célimène :
Célimène : un écueil !

(Avec force.)

Non, non, mon vrai domaine
C'est ton noble héritage, ô belle Champmeslé :
A moi le drame ; à moi ce beau ciel constellé !

Hermione, — Roxane, — Eriphile, — Athalie ;
 A moi Phèdre, — Jocaste, — Agrippine, — Emilie
 Il me faut le cothurne et le voile de deuil ;
 Le sceptre ou le poignard, le trône ou le cercueil.
 Non, la gaité jamais ne me fut familière
 Et j'habite en tremblant la maison de Molière ;
 Mais le public commande, il a son bon plaisir,
 Il est maître et seigneur et je dois obéir.
 Voici tout l'arsenal de la coquetterie ;
 Apprenons le bel air et la minauderie.

(Elle prend un livre, s'assied et lit.)

Célimène :

« Le pauvre esprit de femme et le sec entretien ;
 Lorsqu'elle vient me voir ; je souffre le martyre ;
 Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
 Et la stérilité de son expression
 Fait mourir, à tous coups, la conversation.
 En vain, pour attaquer son stupide silence,
 De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :
 Le beau temps et la pluie, et le froid, et le chaud
 Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
 Cependant sa visite, assez insupportable,
 Traîne en une longueur encore épouvantable,
 Et l'on demande l'heure, et l'on baille vingt fois
 Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois. »

(Elle se lève, pose le livre sur le guéridon, tourne la tête et appelle.)

Martine, mon écriin.

(Elle s'arrête en souriant.)

Mon Dieu ! que je suis folle.

Mon diadème d'or, à la douce auréole,
 Mes perles, mes bijoux, j'ai tout vendu pour lui :
 Pour lui, que j'aime tant !... Je n'ai plus, aujourd'hui,
 Que des fleurs, des rubans... Ajustons ma coiffure.

(Elle prend quelques fleurs et commence à se coiffer.)

Des fleurs, mais c'est toujours la plus belle parure.

(Un temps, elle s'interrompt en rêvant.)

Maurice ! mon cœur bat à ce frais souvenir.
 Être sa femme, — moi ! — quel heureux avenir !
 Lui, Maurice de Saxe : un soldat, un grand homme,

Lui, le héros du jour, — c'est ainsi qu'on le nomme, —
Me doter de son nom, — c'est un rêve charmant.

(Un temps.)

Maurice ne sera jamais que mon amant !
Et pourtant, il m'a dit : « Tu seras mon épouse. »
Un bruit court, qu'à Mittau, ce nouveau Charles douze,
Armant, tant bien que mal, de fidèles laquais,
A soutenu l'assaut que livraient au palais
Le prince Mentzikoff et de nombreux Tartares,
Et, qu'après le combat, on vit tous les barbares,
Bien penauds et fort las, morts de faim, demi-nus,
S'en aller en criant, comme ils étaient venus.

(Un temps.)

Le théâtre, sur nous, sème sa poésie.
O Phèdre, je comprends ta sombre jalousie :
Aimer sans être aimée, être trahie, avoir
Aux lèvres, dans le cœur, ces deux mots : plus d'espoir !
C'est un supplice lent, dont l'aspect m'épouvante.
Je souffrirais, je crois, comme un damné du Dante,
Si Maurice, oublieux, me délaissait un jour :
On ne partage pas ses baisers, son amour !

(Avec légèreté.)

Mais mon brave Saxon rêve d'autres conquêtes ;
Allons, ce soir, mes fleurs feront tourner des têtes.

(A la cantonnade.)

Martine, venez donc assouplir ces cheveux.
Non... restez... Je ne sais vraiment ce que je veux :
J'ai l'esprit inquiet, rien ne peut me distraire :
Caprice féminin me soufflerait Voltaire,
Mon vieil adorateur. — Il est un peu félin,
Il griffe en caressant, le poète malin.
Ah ! je ris en songeant à la bonne figure
Qu'il faisait l'autre soir : la plaisante aventure :
Voltaire tricotant, et tricotant, ma foi,
Mieux qu'une paysanne, et certes mieux que moi.
Pour son auteur chéri, la grande Catherine
Cisela sur le tour une vieille racine
Que son ambassadeur lui remit l'autre jour.
Voltaire admira fort cet étui fait au tour.
Le méchant, — l'anecdote amuse fort la ville, —
Voulant remercier, d'une façon civile,

Le tourneur couronné, se mit le lendemain
 A tricoter des bas... Des bas faits de la main
 Qui signa tant d'écrits, qui fit tant de chefs-d'œuvre.
 Le vicillard de Ferney se propose — couleuvre! —
 De les porter, lui-même, à cet ambassadeur.
 Ce présent ne va pas augmenter sa faveur
 Auprès de l'autocrate.

(Elle trouve un billet placé sous des rubans.)

Un papier!... quel mystère?
 Qui donc l'a placé là? Sans doute de Cythère
 Il arrive tout droit. Oh! qu'il est ennuyeux*
 D'entendre répéter que nos bras, que nos yeux,
 Sont les bras les plus beaux, les plus beaux yeux du monde.

(En riant.)

Eh! nous le savons bien; toute cette faconde
 Ne nous en dit pas tant que notre vieux miroir:
 Vite, au feu le poulet!...

(Elle s'approche de la cheminée pour y jeter le billet, et s'arrête.)

Pourtant, il faut savoir,
 Avant de la brûler, d'où me vient cette prose.

(Elle tourne le billet et l'examine.)

Le parfum est très-doux, ouvrons ce papier rose.

(Elle l'ouvre et lit:)

« Celui que vous aimez, l'homme pour qui vous avez vendu
 vos diamants, le beau, l'élégant Maurice de Saxe, vous trompe! »

(Avec force.)

Qu'ai-je lu!... C'est affreux! C'est faux!... Ce billet ment...
 Maurice me tromper! Non, non, ah! quel tourment!

(Elle examine le billet.)

On ne l'a pas signé: pas d'armes, pas d'indice:

(Elle se tourne vers le fond.)

De quelque lâcheté cette fille est complice.
 Si je l'interrogeais? Non, je ne saurais rien.

(Un temps.)

Un rival éconduit veut rompre ce lien
 De fleurs au doux parfum...

Mais c'est une infamie!

Ne pas mettre son nom.

(Elle réfléchit.)

Je n'ai qu'une ennemie :
C'est elle!... elle a dicté ce perfide brouillon :
Je vous reconnais là, princesse de Bouillon !

(Elle laisse tomber le billet.)

La princesse!... j'ai peur... cette femme, elle l'aime ;
Elle est venue ici me le dire, à moi-même,
A moi!... me défiant du geste, du regard.
J'entends encor ses cris, je vois son œil hagard,
Son sourire méchant. Sa lèvre fière, ardente,
Me répéta tout bas : « Imprudente!... Imprudente!...
C'est jouer bien gros jeu, que s'attaquer à moi :
Tu m'as pris mon amant, mon Maurice, mon roi.
Mais je te poursuivrai, sans remords, sans faiblesse :
Je frappe qui m'offense, et brise qui me blesse! »

(Elle passe la main sur son front.)

Je dois jouer ce soir, mais j'ai le front brûlant.
Essayons d'oublier !

(Elle se laisse tomber dans un fauteuil et prend machinalement un journal placé sur le guéridon.)

Le Mercure galant.

Peut-être, en parcourant la nouvelle gazette,
Trouverai-je un récit, une bonne disette
Qui me rendra le calme.

(Elle lit tout bas : son visage s'anime ; ses yeux expriment une angoisse douloureuse ; le journal s'échappe de ses mains.)

Ah! le sort me poursuit :
Un bandeau m'aveuglait... il tombe ; le jour luit.

(Elle ramasse le journal.)

« On connaît maintenant les motifs de la tentative de Maurice de Saxe : la princesse Anne Iwanowa, duchesse douairière et fille de Pierre le Grand, a avoué qu'elle avait promis au héros Saxon de l'épouser, s'il parvenait à se faire élire duc de Courlande. »

Ainsi, ce vaste plan, dont mon âme était fière,
Et que j'attribuais à son ardeur guerrière,
Cachait un mariage, une autre passion,
Et j'étais le jouet de son ambition !

(Elle se lève.)

Cet homme dont la main me broie et me torture,
 Qui m'a frappée au cœur; cet homme, je le jure,
 J'aurais donné pour lui gloire, bonheur, enfants...
 Quand j'entendais sa voix, mes regards triomphants
 Annonçaient hautement mon orgueil, ma tendresse,
 Et je n'étais pour lui qu'une folle maîtresse
 Qu'on quitte par ennui, sans lui redire adieu!
 Princesse, c'est ton roi... son roi!... c'était mon Dieu.

(*Un temps.*)

A cette trahison étrange, inexplicable,
 Je ne survivrai pas; ce dernier coup m'accable.
 Je ne crois plus à rien; je ne sais pas souffrir,
 Mon âme est envolée, allons, il faut mourir!

(*Elle tire de son doigt une petite bague.*)

Cet anneau, qu'il m'offrit d'une voix douce et tendre,
 Contient un poison sûr... Je ne dois pas attendre.
 Je suis faible, et demain... Non, pas de lâcheté;
 Contemplons froidement la froide éternité.

(*Elle porte la bague à ses lèvres.*)

Le deuil est dans mon cœur, la tombe est mon refuge :
 Vous qu'on ne trompe pas, Seigneur, soyer mon juge!

(*On entend dans la coulisse le bruit d'une cloche, puis un long
 murmure de voix.*)

Ah! j'avais oublié mon rôle, mon devoir :
 Adrienne se meurt, on ne doit plus la voir.

(*Avec force.*)

Que je souffre!... un peu d'eau pour apaiser la flamme
 Qui me brûle... Pitié! Maurice!... c'est infâme!
 Par grâce, tuez-moi!... Perfide trahison!
 Je n'y vois plus... j'ai peur! le poison... le poison!
 Maurice, sauve-moi! j'entends un rire étrange,
 Un rire de démon... sois satisfait, archange :
 Ma tombe va s'ouvrir. Ta haine, pas à pas,
 Suit ma lente agonie... Insulte à mon trépas.
 Réjouis-toi, Satan : mon amour et ma gloire,
 Tout est brisé... l'amour!... l'amour!... rêve illusoire,
 Blasphème!... Qu'ai-je dit? Je meurs avec la foi,
 Oui, j'ai beaucoup aimé : mon Dieu, recevez-moi!

(*Elle meurt.*)